

a Monsieur le Recteur P. Louis,
en bien respectueux hommage,

J. Vian
Revue de Philologie

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

publiée sous la direction de

A. ERNOUT ET P. CHANTRAINE
PROFESSEUR HONORAIRE PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
AU COLLÈGE DE FRANCE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
MEMBRES DE L'INSTITUT

*Publiée avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*

ANNÉE ET TOME XXVIII

(80^e de la Collection)

FASCICULE II

1954

LIBRAIRIE KLINCKSIECK

11, rue de Lille

PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



162014

REVUE DE PHILOGOLOGIE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

La plus ancienne revue française consacrée aux langues, aux littératures
et à l'histoire de l'antiquité classique.

Fondée en 1845, par Léon Rénier

L'ensemble de la publication comprend 3 séries :

Première Série : 2 vol. 1845-47, avec planche.

Nouvelle Série : 50 vol. annuels (1877-1926) publiés avec la *Revue des Re-
vues* et publications d'Académies relatives à l'Antiquité
classique et la *Revue des Comptes rendus d'ouvrages rela-
tifs à l'Antiquité classique* (programme actuellement
repris par l'*Année philologique*).

Troisième Série : commencée en 1927, sous la direction de P. Jouguet et
A. Ernout. — A. Ernout et P. Chantraine à partir de
1950.

TOME XXVIII. — FASCICULE 2

SOMMAIRE

	Pages
ERNOUT (A.). — Vis, Virēs, vis	165
RÉMONDON (R.). — Un nouveau document concernant Probus	199
IRIGOIN (J.). — Stemmas bifides et états de manuscrits	211
SCHWARTZ (J.). — Manuscrits homériques et diction formulaire	219
DUMÉZIL (G.). — Remarques sur les dieux <i>Grabouio-</i> d'Igouvium	225
VIAN (Fr.). — Les comparaisons de Quintus de Smyrne (fin)	235
Notes et Discussions : R. BLOCH : L'alphabet du cratère de Vix . . .	244
Bulletin bibliographique	250
Derniers ouvrages reçus	323

Conditions de Vente

Années écoulées jusqu'au Tome XXVII de la 3^e Série (79^e de la Collection) :

Pour les volumes non épuisés :

Années antérieures au Tome XXVIII (1954) l'année 2.450 fr. — Etranger : 7 \$
Abonnement au Tome XXVIII de la 3^e Série. France 1.500 fr. — Etranger : 5 \$

N.-B. — Le prix français pourra être soumis à révision en fonction du niveau
des prix intérieurs.

Messieurs les Abonnés peuvent acquitter dès maintenant le montant
de leur Abonnement au Tome XXVIII à la

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, C/CP : PARIS 734-94.

LES COMPARAISONS DE QUINTUS DE SMYRNE (fin)

IV. NOTES CRITIQUES ¹.

I 39 : αἰθέρος ἀμφιραγέντος ὑπὸ νεφῶν ἐριδοῦπων.

Comme l'avu Pauw, ce vers est une imitation de Θ 558 (= Π 300). Homère dit ὑπερράγη... αἰθήρ ; Q. S. allonge l'expression selon sa coutume : il fabrique un de ces composés en ἀμφι- qui lui sont familiers et transforme le préverbe de l'original en préposition. Platt ², que suit Zimmermann (1913), corrige ὑπὸ en ὑπέρ ; il serait absurde, dit-il, de comprendre : « the ether is broken up by or under or from under the clouds » ; au contraire ὑπέρ νεφῶν, « high up in air », est une simple variante de l'homérique οὐρανόθεν. Mais que peut vouloir dire, dans Homère comme dans Q. S., « l'éther se déchire » ? Ἐρράγη, seul ou en composition (surtout ἀπ-, ἐξ-, κατ-) a le sens du français « éclater », « crever » ; les dictionnaires notent son emploi avec les mots suivants : tonnerre, tempête, orage, vent, fleuve de lave, larmes, guerre, rire, colère, tumeur, abcès. C'est ainsi que comprend la scholie BT à Π 300 : τῶν νεφῶν διαρραγέντων ὡσθη αἰθήρ, ὡς φαμεν ῥαγῆναι τὸν ὑετόν. Dans notre texte, l'éther fait irruption de partout (ἀμφι-) et apparaît par-dessous (ὑπὸ) les nuages qui le « couvraient » : « l'éther éclate par-dessous les nuages » ³.

I 336 : Κηρὶ βίην εἰκυῖα.

Leçon des mss., corrigée en θηρὶ β. εἰ. par Köchly et Zimmermann : « cum Kere, quae nihil est nisi violentae mortis notio in deae mortiferae personam translata, non poterat tam breuiter quisquam conferri » (Köchly). En x 101, les mêmes éditeurs adoptent le texte des *deteriores ἀνηλίει θηρὶ ἐοικώς*, alors que VP donnent κηρὶ. Castiglioni défend avec raison cette dernière leçon ⁴ : en effet ἀνηλίει s'emploie avec Κήρ (x 251, XII 159; cf. la formule ἀνηλίεα πότμον VII 127 etc.), tandis que les bêtes sauvages sont caractérisées au moyen de

1. Je cite souvent ci-après les travaux suivants de A. ZIMMERMANN : *Krit. Untersuchungen zu den Posthom. des Q. S.* (1889) ; *Krit. Nachlese zu den Posthom. des Q. S.* (1899, 1900) ; *Neue Krit. Beiträge zu den Posthom. des Q. S.* (1908) ; *id.*, *Zweite Folge* (1913). Pour abrégé, je donne seulement la date de parution (par ex., ZIMMERMANN 1908). La mention ZIMMERMANN, sans date, renvoie à l'édition Teubner (1891).

2. A. PLATT, *Journ. of Philol.*, XXVII, 1901, p. 104 ; XXXI, 1910, p. 288.

3. Pour le sens de ὑπὸ, cf. par ex. T 17 ἐν δὲ οἱ ὕσσε | δεινὸν ὑπὸ βλεφάρων ὡς εἰ σέλας ἐξεφάνθεν. Rhodomann rendait bien le sens du texte de Q. S. en traduisant : « aethere inter nubes hiante ».

4. J. CASTIGLIONI, *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, 1921, p. 44.

ἀναιδής (v 18, 371 ; vii 464, 505 ; viii 391 ; x 181 ; xii 518) ¹. Κηρί doit être rétabli aussi en i 336, dont ne parle pas Castiglioni.

Cette comparaison apparaît déjà en ρ 500 : μελαίνη κηρί (var. : νυκτι) ἔοικε (cf. Γ 454). Q. S. la reprend ailleurs sous la forme κακῆ ἐναλίγκιος Αἴση (ii 236 = iii 331). On voit par là qu'il confond le Destin et la Kère, goule infernale qui rôde autour des cadavres ; les *Posthomericæ* offrent d'autres exemples de cette confusion : ii 510 ; xi 296 (ὕπερ κῆρας = ὕπερ αἴσαν), xiii 235 (Κῆρες ἐπεκλώσαντο) ².

i 536 sq. :

ὡς εἰ πυρὶ δάσκιος ὕλη
οὔρεος ἐν ξυλόχοισιν ἐπισπέρχοντος ἀήτεω.

Pauw, Köchly et Zimmermann proposent ἐν ξυνοχῆσιν, car ἐν ξυλόχοισιν n'est jamais accompagné de οὔρεος dans Q. S. et l'expression fait pléonasme avec δάσκιος ὕλη. A mon avis, ξυνοχῆσιν est un enjolivement gratuit. Le mot est employé une seule fois par l'auteur, dans un contexte différent (iv 342), et il ne paraît pas attesté avec la valeur précise de « gorge montagneuse » ³. Au contraire ἐν ξυλόχοισιν est très fréquent chez Q. S. et se lit déjà aux v. 525 et 541 ⁴ ; l'expression s'est combinée ici à une réminiscence de B 455 sq. (ὕλη en fin de vers, suivi de οὔρεος ἐν...) ⁵. Quant au pléonasme, il disparaît si l'on rattache ἐν ξυλ. à ἐπισπέρχοντος : l'incendie ravage aisément une forêt quand le feu, attisé par le vent, trouve son aliment dans un épais sous-bois.

ii 197 : à propos de ἀλίγκιος (-ον), ἐναλίγκιος (-ον).

Selon Köchly (ed. maior, note à ii 197), Q. S. emploie l'adjectif quand la comparaison porte sur les noms, l'adverbe quand elle concerne seulement l'action verbale. Zimmermann a fait justice de cette subtilité inutile et rétablit l'adjectif en iii 177, 293, iv 111 ⁶. En ii 197, les mss. se partagent : ἐναλίγκιοι AP, ἐναλίγκιον M⁷. Köchly et Zimmermann éditent ἀλίγκιον ⁸. L'adverbe a l'autorité du meilleur ms., mais il est surtout — ce qu'on n'a pas dit — conforme à l'habitude de Q. S. Celui-ci en effet adopte l'adverbe là où il

1. En v 601, Κῆρες ἀνηλέα θυμὸν ἔχουσαι ; mais en xi 11, K. ἀναιδέα θ. ἔ. ; il n'est pas nécessaire de corriger ce dernier passage : cf. une variante analogue en i 174 et xiv 399.

2. Confusion déjà commise par un interpolateur du *Bouclier d'Héraclès*, v. 248-260 (cf la note de P. MAZON).

3. Emploi du mot dans l'épopée : cf. KÖCHLY, ed. maior, note à i 537.

4. CASTIGLIONI (article cité) montre très justement que Q. S. répète souvent les mêmes mots à peu d'intervalle, sans qu'il faille soupçonner une corruption du texte.

5. Cf. ci-dessus p. 35.

6. ZIMMERMANN, *Krit. Unters.*, p. 72.

7. ZIMMERMANN, *Neue krit. Beitr.* (1908), p. 6 (rectification à l'apparat critique de l'édition Teubner).

8. Pour le début du mot, on peut hésiter entre -οις ἐναλ- et -οισιν ἀλ- ; mais Q. S. préfère la césure trochaïque.

devrait donner à l'adjectif la forme du nominatif pluriel, même quand cette forme est métriquement possible : I 59, II 207, XI 308¹. L'observation vaut aussi pour ἀτάλαντον : XI 224. Apollonios de Rhodes au contraire ignore l'adverbe et utilise le pluriel de l'adjectif².

II 298 sqq. :

οἱ δ' ἄτε θῶε

ἀμφ' ἔλαρον βεβαῶτε μέγαν φοβέοντο λέοντα
οὐ τι πρόσω μεμαῶτες ἔτ' ἐλθόμεν.

Köchly comprend : « ut thoes accedere timent ad leonem ceruo prostrato astantem, ita Phereus et Thrasymedes non audent Memnonem aggredi mortuo Antilocho arma detrahentem » ; il corrige donc, « quo melius comparatio conueniat », βεβαῶτε en βεβαῶτα que garde Zimmermann. En fait, le lion (Memnon) ne se dirige pas vers le cerf, il s'affaire à la proie qu'il a lui-même abattue (Antiloque), tandis que les chacals (Phérée et Thrasymède) tournent autour (ἀμφι... βεβαῶτε) sans oser s'approcher. La situation est différente en Λ 474 qui a servi de modèle : Ulysse, blessé par la pique de Sôque, est entouré par les Troyens comme un cerf tué par un chasseur est dévoré par les chacals ; c'est alors seulement qu'arrive, tel un lion, Ajax qui met les adversaires en fuite³.

II 517 sqq. :

φαίης κε στονόβεντα κατὰ μόθον ἡματι κείνῳ
μάρνασθ' ὥστε Γίγαντας ἀτειρέας ἤε κραταιούς
Τιτῆνας.

Depuis Pauw (et déjà Scaliger), les éditeurs corrigent ὥστε et la plupart adoptent ἤε. Il n'est pourtant pas sans exemple que le terme de comparaison soit redoublé⁴. Je crois surtout que la correction fausse le sens : « on dirait qu'en ce jour, dans la mêlée gémissante, combattaient des Géants invincibles ou de puissants Titans ». Imagine-t-on un combat entre deux Géants ou entre deux Titans ? Tout revient dans l'ordre si l'on garde le texte : « on dirait qu'en ce jour, dans la mêlée gémissante, ils combattaient comme des Géants... »⁵. La comparaison proprement dite commence à ὥστε : Achille

1. En v 68, pour les besoins de la métrique, ἀλίγκια (codd. -ια), adverbe qui n'est pas mentionné dans le Liddell-Scott-Jones.

2. L'adverbe n'est attesté que tardivement : un exemple chez MANÉTHON, d'après Liddell-Scott-Jones.

3. Pendant la revision des épreuves, j'ai pu collationner P : on lit βεβαῶτα, mais ce doit être une correction. L'archétype donnait θῶες (MP ; θῶε A), βεβαῶτε (MA ; βεβαῶτα P) et μεμαῶτες (MP ; μεμαῶτ' A) ; M, toujours très scrupuleux, a respecté le texte ; P a fait disparaître le duel, soit parce qu'il le trouvait anormal après θῶες, soit plutôt parce qu'il s'est laissé influencer par les accusatifs voisins ; A a généralisé les duels. Si P reproduisait fidèlement l'archétype, on ne comprendrait pas pourquoi M et A auraient introduit des duels, d'une façon indépendante et peu cohérente dans le cas de M.

4. KÖCHLY cite (*ad locum*) AP. RH. III 1044 sq., et surtout (*ad* I 153) OPIPIEN, *Hal.*, II 231 ; Q. S., I 153 ; NONNOS, IV 72.

5. Ou mieux : « A les voir se combattre, en ce jour, dans la mêlée gémissante, on les eût pris pour... »

et Memnon ressemblent individuellement à un Titan ou à un Géant¹. Φαίης κε sert souvent en effet non à introduire une comparaison, mais à apporter une atténuation : II 565, V 13, VII 650, IX 544, XI 199, XIV 473.

III 200 sqq. : *καί μιν Τρωιάδες μεγάλα φρεσὶ κατγαλόωσαι
ἀμφιπεριστήσονται ἀνὰ πτόλιν, ἥύτε λυγραὶ
πορδάλιες τεκῶν κεχολωμένοι ἢε λείναι
ἀνδρὶ πολυκμήτῳ μογερῆς ἐπίστορι θήρης.*

Köchly et Zimmermann (1889) sont gênés parce qu'à l'accusatif μιν correspondent les datifs du v. 203. Köchly conclut à une lacune après 203. Zimmermann corrige μιν en οἱ, sans pouvoir cependant fournir un exemple de ἀμφι- ou περι-ίστημι avec le datif. Les deux éditeurs ne consentent pas à faire dépendre ἀνδρὶ de κεχολωμένοι pour des raisons de style (« imperfecta est oratio atque uerborum structura incommoda »). Ils ne s'aperçoivent pas qu'à vouloir rendre trop adéquate la comparaison on arrive à l'absurdité : on n'imagine pas une bande de panthères ou de lionnes qui encerclent un chasseur, mort ou vif. La comparaison ne porte pas sur l'action des Troyennes, mais sur leurs sentiments, comme le prouve la reprise de κεχολωμένοι dans la principale (v. 206). On trouve une construction dissymétrique semblable en VI 131.

III 275 sq. : *ἀμφὶ δὲ νεκρὸν Ἀχιλλῆος ἄλλοθεν ἄλλοι
μυριοὶ ἐν κονίησιν, ὅπως σύες ἀμφὶ λέοντα,
κτείνοντ'.*

D. S. Robertson change σύες en κύνες, parce que les sangliers, tout comme les lions, ne combattent pas en troupe ; Q. S. reprendrait en quelques mots la comparaison des vers 267 sqq.² Conjecture ingénieuse, mais improbable. Une telle reprise (par delà une comparaison toute différente, v. 271 sq. !) est un procédé sans exemple chez Q. S. Dans le seul passage qu'invoque Robertson (v 411), μῆλοισι n'est pas le rappel de la comparaison des vers 406 sq., puisque Ajax massacre effectivement un troupeau. On pourrait alléguer le « doublet » XI 396-398, 401-404 ; mais il s'agit de deux images indépendantes, quoique analogues. Est-il vrai que les lions et les sangliers ne combattent pas en troupe ? Le Bouclier d'Héraclès (v. 168-177) met déjà aux prises deux ἀγέλαι de ces fauves. Q. S., qui se signale souvent, et ici même (μυριοὶ), par des hyperboles, représente parfois l'action concertée de plusieurs θῆρες³ ou de plusieurs lions (VII 486, XIII 263). Sans doute le sanglier est-il un rude adversaire (II 248, IX 240 ; cf. II 823) et on voit mal un seul lion faire un tel

1. La comparaison porte sur l'aspect des combattants et non sur le combat ; de même, en XIV 550, Ajax nageant comparé à un Titan.

2. D. S. ROBERTSON, *Class. Review*, LVII, 1943, pp. 6-7.

3. Il est vrai que θῆρ peut désigner chez Q. S. n'importe quelle bête sauvage : II 476, v 248. Emploi homérique : III 172.

carnage. Le sanglier aurait-il dégénéré ici comme, dans le même livre, les vautours devenus de lâches fuyards ¹ ? En fait, le texte ne saurait être interprété comme le fait Roberson. Le lion ne représente pas Ajax : ἀμφὶ λέοντα répond à ἀμφὶ νεκρὸν Ἀχιλλεύς. Les cadavres des Troyens entourent celui d'Achille ainsi que des sangliers étendus autour d'un lion après une gigantesque bataille. Aussitôt après Glaucos tombe à son tour ἀμφ' Ἀχιλλῆα, comme un jeune arbre auprès d'un chêne (v. 279-280) : c'est encore la même image, empruntée ici au monde végétal.

v 375 sqq. :

δ δ' ἀμφὶ γένουσι βεδρυχῶς,
εἰ ποῦ ἔτ' ἐν ξυλόχοισιν ἴδοι θυμήρεα τέκνα,
τῷ δ' εἴ τις κύρσειε μεμηγότα θυμὸν ἔχοντι,
αὐτοῦ οἱ βιότοιο λυγρὸν περιτέλλεται ἤμαρ.

Le deuxième hémistiche du v. 375 semble rester en suspens. Son texte est correct comme le prouve le rapprochement avec III 146 (pour ἀμφί, cf., après Köchly, v 392 βρυχή δὲ περὶ γναθμοῖσιν ὀρώρει). Il faut renoncer aux innombrables conjectures qui ont été risquées ² et revenir peut-être à la solution de Scaliger (suivi par Köchly) qui place une lacune après 375. Je me demande pourtant s'il n'est pas préférable d'admettre une anacoluthie, comme Zimmermann en a relevé de nombreuses dans les comparaisons ³ : « et lui, à pleine gueule rugissant à la ronde, ah ! s'il pouvait encore revoir dans les fourrés ses chers petits, ... mais qu'un homme s'offre à son cœur en courroux et voici qu'arrive pour lui le jour fatal de sa vie ». On n'objectera pas la présence d'un trochée quatrième en 375, car il semble bien impossible d'exclure absolument cette licence de l'œuvre de Q. S. ⁴.

VII 460 : τειρομένοισι δ' ἐπιπνεύση λιγύς οὔρος.

La comparaison est vaguement inspirée de H 4 ; elle est surtout une reprise de II 103, ce qui invite à conserver τειρομένοισι que Zimmermann (1889) corrige en γηθομένοισι d'après XIV 92. Le *tertium comparationis* (la joie) est suggéré seulement par la brise, de même qu'en II 103 il est marqué par l'apparition de l'Ourse ⁵.

1. Cf. ci-dessus p. 46, n. 4.

2. Depuis l'édition Teubner de 1891, nouvelles conjectures de ZIMMERMANN en 1899 et 1908 et de R. PEPPMÜLLER, *Wochenschr. f. klass. Phil.*, 1901, p. 9.

3. *Krit. Untersuch.*, p. 52 (à II 371) ; cf. aussi p. 17.

4. Malgré ZIMMERMANN (1908) à XI 96.

5. ZIMMERMANN (1908) doit avoir raison de corriger ἐπιπνεύση en ἐπέπνευσε. Le copiste n'a pas vu que la dernière syllabe est allongée par le λ qui suit : faute courante (cf. pour le même mot, VII 230 où l'Aldine donne ὑπαὶ λιγύος).

VIII 41 sq. : λευγαλέοις σφήκεσιν ἔοικότες, οὓς τε κλονήσῃ
 χηραμοῦ ἐκποτόνται.

Les mss. donnent οὓστε (αἶτε, οἶτε) κλονήσῃ. Depuis Pierson, on admet après κλονήσῃ (lire -σῃ) une lacune d'un vers à compléter d'après XIII 56 sqq. Zimmermann, en 1900, adopte cependant οἶ τε κλονήσῃ d'après une conjecture à laquelle son auteur, Köchly, avait renoncé ; mais le substantif κλονήσις est rare, inconnu de Q. S., et l'épopée n'aime guère les dérivés en -σις¹. Zimmermann exagère les différences qui séparent VIII 41 de XIII 55 : la comparaison entre le camp grec et un tronc d'arbre ne serait pas « particulièrement adroite ». L'argument ne tient pas, puisque en VIII 42 les guêpes gîtent dans un trou de rocher (χηραμός), image du camp avec son rempart. Q. S., qui choisit en général avec minutie les détails de ses comparaisons, remplace χηραμός par ἄρος en XIII 55, parce qu'il s'agit du cheval *de bois*. Il me paraît donc nécessaire de suivre Pierson.

VIII 337 sqq.

ἐτίτυτο δ' ἄλλοθεν ἄλλον
 λαοὺς ἐπαίσσοντας, ὅπως ἀνέμοιο θυέλλας
 μίμνει ἐπεσσυμένας ὄρεος μεγάλοιο κολώνῃ,
 ὣς ἄρα μίμνεν ἄτρεστος.

Le vers 338 est habituellement corrigé : λαοῦ ἐπαίσσοντος (Köchly) ὅπως < δ' > (Rhodomann) ἄ. θ. ; Platt² (suivi par Zimmermann 1913) trouve maladroite l'expression λαοῦ ἐπαίσσοντος et propose de ponctuer après 337 et d'écrire λάβρου ἐπαίσσοντος ὅπως ἄ. θ. Ceci est impossible à la fois parce que dans la comparaison ἐπεσσυμένας fait pléonasmе avec ἐπαίσσοντος et parce qu'il faut avant la comparaison un participe pour annoncer ἐπεσσυμένας. En outre, s'il est exact que certaines comparaisons sont introduites sans mot de liaison (c'est une règle absolue pour εὔτε et ἤυτε), le cas ne se rencontre jamais pour ὡς ou ὅπως. La correction de Köchly demeure donc la plus vraisemblable (cf. XI 385) ; mais il faut renoncer à l'addition < δ' >, communément admise. Il est en effet aussi sans exemple qu'une phrase commence par ὅπως δέ (mais non ὡς δέ)³. Rhodomann a été frappé par le changement d'idées qui se produit en 338 : avant, il est question de tuerie ; après, de résistance inébranlable. En fait la comparaison reprend l'ἐπαίσσοντος antérieure au moyen de ἐπεσσυμένας, puis, avec μίμνει, prépare le μίμνεν de l'apodose ; elle permet ainsi un glissement, un progrès dans les idées dont on peut citer d'autres exemples : ainsi IV 238, V 130, IX 364, XI 74.

1. ZIMMERMANN en 1889 écartait sagement pour les mêmes raisons la conjecture ἐπ' ὀρούσει faite par NIEMEYER (II, p. 9) à XI 111.

2. A. PLATT, *Journ. of Philol.*, XXXI, 1910, p. 294.

3. Ὅπως dans une comparaison : I 539, 572, III 276, IV 238, VI 378, VII 133, 387, 645, VIII 338, 371, IX 235, 365, XII 504.

IX 381 : θεινομένης δ' ἄρα τῆς ἀνέμου καὶ κύματι λάβρω.

Le modèle de IX 378 est O 618, mais la situation est inversée : dans Homère, le roc résiste à l'assaut des éléments ; dans Q. S., il est peu à peu miné. Il n'y a pas de ressemblances verbales précises, mais le mouvement est le même, avec cette seule réserve que les vers 379 (2^e hémistiche), 380 et 382 sont des amplifications dues à Q. S. Köchly¹ (suivi par Zimmermann) considère que τῆς, au v. 381, représente ἄλός ou mieux ἄλμη ; il corrige en conséquence κύματι en χεῖματι. En réalité, τῆς reprend πέτρης, le rocher battu par les vents et les flots. Ἀνέμου καὶ κύματι λάβρω correspond à l'homérique λιγέων ἀνέμων λαύηρὰ κέλευθα | κύματά τε τροφέοντα. Λάβρος, s'il est très souvent employé pour le vent, se dit également des flots : X 146, 172 ; XIV, 573, 599. Q. S. se contente d'ailleurs de transposer la formule homérique ἀνέμου καὶ κύματι πηγῶ (ψ 235).

IX 449 sqq. :	(οἷ ῥά μιν)	... ἄγεσκον
450	ἀμροτέρων κρατερῆσιν ἐπικλινθέντα χέρεσσιν ἤυτ' ἐνὶ ξυλόχοισιν ἐς ἡμισυ μέχρι κοπίεσσαν φηγὸν ὑφ' ὕλοτόμοιο βίης ἢ πίονα πεύκην τυτθὸν ἔθ' ἔστηνῆσαν, ὅσον λίπε δρυτόμος ἀνὴρ πρέμνον ὑποτμήγων λιπαρόν, δάος ὄφρα πέλῃται	
455	πίσσα πυρὶ δμηθεῖσα κατ' οὖρεα, τὴν δ' ἀλεγεινῶς ἀχθομένην ἀνεμός τε καὶ ἀδρανὴ ποτικλίνῃ	
456 bis	ἔρνεσιν εὐθαλέεσσι, φέρουσι δέ μιν βαρέουσαν ὡς ἄρ' ὑπ' ἀτλήτω βεβαρημένον ἄλγει φῶτα θαρσαλέοι ἥρωες ἐπικλινθέντα φέρεσκον.	

Zimmermann (1889) déclare : « die Objekte φηγὸν und πεύκην schweben in der Luft ». Il suppose une anacoluthie, hypothèse ici inutile, si l'on met une simple virgule après 450 : les accusatifs sont en apposition à μιν. Certes ἄγεσκον ne convient pas pour un arbre : il y a une légère rupture que corrige le vers 458 ἐπικλινθέντα φέρεσκον². — En 454, on ponctue depuis Rhodomann après λιπαρόν ; je préfère placer la césure de sens à la penthémimère et rattacher λιπαρόν à δάος : cf. Oppien, *Hal.* IV 644 λιπαρῆ φλογί³. — Pour maintenir le subjonctif ποτικλίνῃ, Zimmermann (1913) interprète au v. 455 τὴν comme un relatif, en lisant τὴν δὴ ἀλεγεινῶς avec synizèse. Cette licence métrique paraît bien exister en effet chez Q. S.⁴ ; mais il est plus simple de corriger en ποτικλίνει (confusion banale). On compare la schéma ἤυτε... φηγὸν..., ὅσον..., ὄφρα..., τὴν δὲ... ποτικλίνει..., φέρουσι δὲ... à celui de III 142 :

1. A. KÖCHLY, *Zeitschr. f. Alterthumswiss.*, 1841, p. 80.

2. Comme en II 517 et III 200 (cf. ci-dessus), la comparaison porte sur la personne et non sur l'action.

3. Texte que connaît Q. S. : cf. ci-dessus, p. 50.

4. ZIMMERMANN (1913), à II 20. Les mss. donnent toujours δ', mais ils corrigent aussi systématiquement ἔως en ὡς.

ἀφίστασαν, εὔτε λέοντος ἀγρόται... τεθηπότες, ὃν τε βάλῃσι θηρητήρ, ὃ δ' ἄρ' οὐ τι... λήθεται, ἀλλά... ; de même III 221, VI 532, VII 464, XII 530, XIV 89 (tous ces exemples avec εὔτε) ; XIV 47, 258 (avec ἤυτε).

XII 532 sq.

Trop occupé à ruiner la théorie des lacunes émise par Köchly, Zimmermann a risqué des corrections d'une extrême hardiesse. Il n'est pas possible de le suivre quand, en 1900, il propose au v. 532 τῆς δ' ἀμφὶ μέγ' ὄρνυτ' αὐτῆ au lieu de τῆς δ' ἐν φρεσὶ μαίνεται ἦτορ. La formule est garantie par IX 347, XII 65 (cf. aussi II 234, XI 145) ; dans les comparaisons, on trouve des formules de sens analogue (v 377) ou terminées par ἦτορ (II 334, v 407 = VIII 177 = XIII 44) ; cf. P 111, Y 169. Au vers suivant, Platt¹ et Zimmermann (1908) proposent πέλει δέ οἱ ἄσχετον ἄλγος au lieu de πέλει δέ οἱ ἄσχετος ἀλκή ; mais cf. II 250, IX 242, X 444, et, dans Homère, II 157.

XIII 72 sq. : οἱ δ' ὡς ἀργαλήν λιμῶ περιπαιφάσσοντες
σταθμῶ ἐπιβρίσωσι

Le texte est certainement corrompu : ἐπιβρίσωσι n'a pas de sujet. Les éditeurs se partagent entre deux solutions. Köchly place après 72 une lacune qui renfermerait le sujet : la bergerie est attaquée par des loups ou des chacals. On préfère d'ordinaire corriger le texte. Au lieu de οἱ δ' ὡς ἀργαλήν λιμῶ, Rhodomann propose θῶες ἄτ' ἄ. λ. (ou ὡς λύκοι ἄ. λ.) ; Zimmermann (1889) lit οἱ δ' ὡς σμερδνὰ λύκοι λιμῶ ; Jacobs corrige οἱ δ' ὡς παρδάλιες λιμῶ, conjecture adoptée par Tychsen, Lehrs et par Zimmermann lui-même (1900, 1908). Cette dernière correction, quoique paléographiquement vraisemblable, doit être écartée. En effet dans toutes les comparaisons de Q. S. où apparaît la panthère, celle-ci représente un personnage féminin : Penthésilée (I 479, 540), les Troyennes (III 201), Cassandre (XII 580). C'est là un fait général : les femmes sont toujours comparées à des animaux femelles : Amazones / génisses (I 262) ; Penthésilée / lionne, génisse, biche (I 315, 396, 586, 615) ; Déidamie / vache (VII 257) ; Oenone / génisse (X 441) ; Cassandre / lionne (XII 530) ; Andromaque / vache (XIII 258) ; Hécube et Polyxène / vache et génisse (XIV 258) ; Hécube / chienne (XIV 282) ; Polyxène / laie ou ourse (XIV 317). Cette remarque oblige à écarter une correction de Köchly et de Zimmermann à XIV 35 : il s'agit de truies qu'on change d'étable avec leurs pourceaux ; malgré la mention des τέκνα, on gardera ταῖ δ' auquel correspond exactement Τρωαί².

1. A. PLATT, *Journ. of Philol.*, XXVII, 1901, p. 129.

2. Les faits sont plus complexes dans les comparaisons relatives aux hommes. Le guerrier qui attaque, qui résiste ou qui triomphe est toujours comparé à un mâle. Les fugitifs, les peureux sont assimilés aux femelles : vaches (I 5), génisses ou truies (VIII 238), chèvres (VII 133, XI 396), biches (II 371, VI 611, VIII 363) ; mais on trouve aussi les faons (III 170). Le guerrier mort au combat est comparé à un cerf mâle (VIII 178) malgré Homère (II 756) ; il doit en être de même en II 299 et IV 221 où le sexe est indéterminé ; de même encore en XI 483, l'ἄγριος αἰεὶ qui représente un guerrier tué à son poste est mâle (cf. Δ 105), au contraire des μικᾶδες

Pour en revenir à XIII 72, la conjecture de Jacobs étant écartée, il faut examiner les autres solutions. Aucun parallèle ne permet de défendre les deux corrections de Rhodomann¹. La conjecture que Zimmermann propose en 1889 (et à laquelle il renonce ensuite) offre le double inconvénient d'introduire le rare *σμερδνά* et de supprimer l'épithète de *λιμός* (le mot est dans Q. S. qualifié huit fois et deux fois sans épithète). Il paraît dès lors nécessaire de supposer une omission. Köchly la place après 72 ; mais l'expression *λιμῷ περιπαιράσσοντες* est dure : *παιράσσω* s'associe plutôt à un verbe de mouvement ou du moins d'action, *διέσσυτο* en B 450, *ἐξερῶν* dans Ap. Rh. IV 1442, *πονέωνται* dans Q. S. VIII 179, *ἐπιβρίσωσι* ici. Je préfère donc :

οἱ δ' ὡς ἀργαλή λιμῷ < βεβολημένοι ἦτορ >
< λύκοι ρ θῶες ρ > περιπαιράσσοντες^{2 3}.

XIV 35 : cf. à XIII 72 sq.

XIV 64 : *πατρίς ἐῆ μετὰ δὴρὸν ἐπευχομένοισι φανείη*.

Ἐπευχομένοισι, critiqué par Köchly et Spitzner, est défendu avec raison par Zimmermann en 1889 : outre les arguments invoqués, cf. H 4 *ἐελοδομένοισιν*.

XIV 79 : ... *ὄλοδν δὲ πέλει μέγα πίνθος ἄνακτι*.

Génépar la juxtaposition des deux adjectifs, Köchly corrige *ὄλοδν* en *λυγοῦ*. Il a été combattu par Struve, Ludwig⁴ et Zimmermann (1889). A leurs arguments, il faut ajouter une preuve, décisive à mon sens : Q. S. imite Ap. Rh. III 1399 où on lit *τὸν δὲ κατηφείη τε καὶ οὐλοδν ἄλγος ἰκάνει | κλήρου σημαντήρα* (v. 1402 sq.).

Francis VIAN.

αἴγες citées en I 479. Les comparaisons féminines interviennent aussi quand le poète veut exprimer une note sentimentale : les gémissements évoquent la plainte des brebis séparées de leurs agneaux (v 493) ; le fils qui quitte sa mère ou qui est pris à sa mère est comparé à une génisse, qu'il s'agisse de Néoptolème ou d'Astyanax (VII 257, XIII 258). Un passage paraît faire exception : en VI 341, le heurt entre Grecs et Troyens rappelle à Q. S. l'accueil joyeux et bruyant des génisses quand les vaches retournent du pâturage ; mais ici la comparaison s'établit seulement entre le *μυκηθμός* des bovins et l'*ὄρουμαχθός* guerrier.

1. Voici les anomalies de *θῶες ἄτε* : pas de mot de liaison, *ἄτε* placé en tête de phrase et introduisant une comparative non elliptique (en XI 74, *ἄτε* a un verbe propre, mais la comparative suit la principale). *Ὡς λύκοι* introduit une asyndète qui est aussi sans exemple.

2. Cf. v 407, VIII 177, XIII 44. Un ms. de faible valeur, il est vrai, donne *ὡς δ' ὅτ' ἀργαλή (M)*. Il se pourrait que la véritable leçon fût *ὡς δ' ὅτ' < αν > ἀργ.*, comme en XIII 44 où il y a la même faute.

3. Aux v. 75-76, ZIMMERMANN (1900, 1908) s'efforce vainement de supprimer une nouvelle et évidente lacune. Lorsqu'une comparaison est, comme ici, placée en tête de phrase et possède un verbe propre, l'apodose est obligatoirement annoncée par *ὡς* ou un équivalent, lors même que la comparative est précédée du sujet principal : I 179, XII 580, cf. x 66 ; en XIII 127, la phrase comporte un seul verbe principal ; en VII 486, une lacune est universellement admise après le v. 492.

4. J. Th. STRUVE, *Mém. Acad. imp. St-Petersbourg*, VII^e série, VII, 1864, n° 3, p. 52 ; A. LUDWICH, *Neue Jahrbücher f. Phil. u. Pädag.*, CIX, 1874, p. 243.

NOTES ET DISCUSSIONS

L'ALPHABET DU CRATÈRE DE VIX

(Note complémentaire)

L'étude que nous avons présentée ici-même, en collaboration avec M. R. Joffroy¹, et qui concernait les signes alphabétiques et numériques, découverts sur le col du cratère de Vix et ses reliefs d'applique a suscité un essai systématique de réfutation dû à M. P. Amandry et publié dans la *Revue archéologique*². Les remarques de cet érudit appellent à leur tour quelques observations.

Rappelons brièvement de quoi il s'agit. La frise qui décore le col du cratère est composée de vingt-trois motifs, disposés de part et d'autre des deux anses. Ces motifs reproduisent trois types seulement, attelages, auriges sur leurs chars, hoplites. Le plan de la répartition des sujets sur le cratère, plan utilisé dans notre précédent article³, montre que d'un côté (première demi-frise) onze sujets ont pris place, quatre attelages, quatre auriges, et trois hoplites seulement, tandis que douze sujets se succèdent sur la seconde demi-frise, formant quatre ensembles complets. Les vingt-trois reliefs présentent, à leur revers, des signes, alphabétiques ou non, qui se retrouvent sur le col du cratère aux endroits où ils ont été rivetés. Sur leur face antérieure les attelages portent, en outre, des lettres minuscules qui, en deux cas, se retrouvent sur leurs revers. Trois lettres enfin ont été gravées sous la moulure du vase. Notre figure 2 reproduisait la succession complète de ces séries de signes. Les lettres C, A, H désignent respectivement sur notre plan chevaux, auriges et hoplites.

La présence de cet alphabet-repère était, on le conçoit, d'un intérêt considérable. Nous possédons très peu d'alphabets archaïques provenant du monde italique ou grec. L'analyse de ces signes, bien datés par le matériel même de la tombe — qui remonte dans son ensemble aux environs de l'an 500 —, pouvait donc faire progresser nos connaissances de l'histoire et de l'utilisation de l'alphabet à haute époque. Et, en second lieu, la détermination de la nature et des formes des lettres pouvait apporter des précisions intéressantes le lieu d'origine ou, pour le moins, de montage du cratère.

L'examen n'a pas déçu ces espérances. Nous nous sommes trouvés en face de séries de lettres et de signes, utilisés pour le montage de la frise d'une façon extrêmement adroite et minutieuse. Les lettres pouvant prêter à confusion ont été délibérément éliminées. Aucun système de repérage n'avait jusqu'ici, à l'époque archaïque, témoigné d'un tel soin et d'un tel raffinement. Par ailleurs l'étude des lettres faisait apparaître que l'alphabet employé était de type grec occidental. Cela laissait ouvert un vaste champ d'hypothèses possibles pour le lieu de montage du vase ; mais éliminait en même temps — et cela n'était pas sans importance — des villes comme Athènes et Corinthe dont les alphabets présentent un aspect fondamentalement différent.

Il est difficile, en effet, de retenir l'objection initiale que nous a faite M. Ch. Picard dans une série de notes, publiées, elles aussi, dans la *Revue*

1. R. BLOCH et R. JOFFROY, *L'alphabet du cratère de Vix*, *Revue de Philologie*, 1953, II, pp. 175 à 191.

2. P. AMANDRY, *Autour du cratère grec de Vix*, *Revue Archéologique*, 1954, I, 2, pp. 125 à 140.

3. Ce plan est reproduit dans la récente publication de R. JOFFROY, *La tombe de Vix*, qui prend place dans les *Monuments Piot*, XLVIII, 1. 1954.